



Totto-chan
La petite fille à la fenêtre
Tetsuko KUROYANAGI

ISBN : 978-2-266-16605-8

N° 13106

Prix : 6,40 €

La gare

Elles descendirent à la gare de Jiyû-ga-oka¹, sur la ligne Ôimachi : la mère prit Totto-chan² par la main pour franchir le poste de collecte des billets. Mais la fillette, qui n'avait pas l'habitude de prendre le train, n'eut aucune envie de se séparer du précieux ticket qu'elle serrait bien fort entre ses doigts.

— Je ne peux pas le garder ? demanda-t-elle au collecteur.

— Non, répondit celui-ci avant de le lui prendre des mains.

Totto-chan montra du doigt sa boîte pleine de billets.

— Ils sont à vous, tous ceux-là ?

— Non, ils ne sont pas à moi. Ils appartiennent à la gare, répondit l'homme tandis qu'il arrachait leur ticket aux autres usagers qui sortaient.

— Ah...

Tout en lorgnant, déçue, le contenu de la boîte, Totto-chan ajouta :

— Quand je serai grande, je serai vendeuse de billets !

Pour la première fois, le collecteur lui jeta un rapide coup d'œil.

— Mon garçon aussi dit qu'il aimerait travailler à la gare. Vous pourriez peut-être travailler ensemble ?

Totto-chan recula de quelques pas pour mieux regarder son interlocuteur. Il était corpulent, portait des lunettes et semblait plutôt gentil.

— Hmm...

Les mains sur les hanches, Totto-chan l'observa attentivement.

— Ça ne me dérangerait pas de travailler avec votre fils, dit-elle enfin, mais je dois y réfléchir.

Pour l'instant, je n'ai pas beaucoup de temps : il faut que j'aille à ma nouvelle école.

Sur ce, elle courut rejoindre sa mère qui l'attendait.

— Je veux devenir vendeuse de billets ! s'écria-t-elle alors.

Sa mère ne montra pas le moindre signe de surprise.

— Je croyais que tu voulais devenir espionne ?

¹ Quartier situé au sud-ouest de Tôkyô, dans l'arrondissement de Meguro, où se déroule l'ensemble du récit.

² Prononcer *tot'to-tchann*. *Chan*, lui-même dérivé de *san* (qui équivaut à « Madame », « Mademoiselle » ou « Monsieur »), est un suffixe affectueux souvent employé pour interpeller les enfants, en particulier les filles et les très jeunes garçons. Comme *kun*, qui a le même sens, il se place généralement derrière un prénom ou un diminutif.

Tandis qu'elle commençait à marcher, la main dans celle de sa mère, Totto-chan se rappela qu'en effet, jusqu'à la veille encore, elle s'était juré de devenir espionne. Mais à la réflexion, remplir une boîte de tickets comme elle venait de le voir faire lui semblait tout aussi passionnant...

Une idée lumineuse lui traversa soudain l'esprit.

— Je sais ! cria-t-elle en regardant sa mère. Et si je devenais une vendeuse de billets qui, en vrai, serait une espionne ?

Sa mère ne répondit pas. Elle était en réalité très préoccupée. Et si Totto-chan n'était pas acceptée dans cette nouvelle école ?... Sous son chapeau de feutre à petites fleurs, son joli visage se fit plus grave. Elle regarda alors sa fille qui sautillait sur la route en marmonnant Dieu sait quoi. Totto-chan ignorait que sa mère était inquiète. Ce fut donc avec un large sourire qu'elle lui annonça, quand son regard croisa le sien :

— Non, finalement, je ne serai ni l'une ni l'autre : je serai musicienne de rue³ !

— Viens, nous allons être en retard, dit sa mère avec une pointe de désespoir dans la voix. Monsieur le Directeur nous attend, alors arrête un peu de discuter et marche normalement. Loin devant, elles apercevaient maintenant le portail d'une petite école.

Totto-chan, la petite fille à la fenêtre

Si la mère de Totto-chan était tellement inquiète au moment de franchir le portail de ce nouvel établissement, c'était parce que sa fille venait de se faire renvoyer de son école primaire... Et ce, dès la petite classe !

Cela s'était passé une semaine plus tôt. L'institutrice de Totto-chan l'avait convoquée et lui avait annoncé de but en blanc :

— Votre fille perturbe toute ma classe. Vous allez devoir la placer dans un autre établissement !

Puis la jeune et jolie enseignante avait ajouté en soupirant :

— Vraiment, je suis à bout !

La mère de Totto-chan en était restée tout interdite. Que pouvait donc bien faire sa fille pour perturber toute la classe ?

Tout en battant nerveusement de ses cils recourbés et en passant la main sur ses cheveux courts permanentés et coupés au carré, l'institutrice avait commencé à expliquer :

— D'abord, pendant les leçons, elle ouvre et referme le couvercle de son pupitre une bonne centaine de fois. Là-dessus, je lui explique qu'il ne faut pas ouvrir ou fermer son pupitre sans raison : votre fille range alors tout dans le sien, puis en sort, un à un, ses cahiers, sa boîte à crayons, ses livres et tout le reste de ses affaires. Imaginons, par exemple, que nous fassions une dictée. Votre fille ouvre son pupitre une première fois. À peine en a-t-elle sorti son cahier que, *vlan !*, elle le referme aussitôt ! Mais sans plus attendre, elle l'ouvre de nouveau, y plonge la tête, sort de sa boîte à crayons celui qui lui servira à écrire la lettre « a », puis referme vite son pupitre et écrit sa lettre. Naturellement, il lui arrive de mal écrire ou de se tromper. Dans ce cas, elle ouvre son pupitre et y plonge de nouveau la tête, sort sa gomme, referme, efface vite son « a », ouvre son pupitre une fois de plus, y range la gomme avant de refermer, le tout à une vitesse folle. Comme elle recommence, je regarde ce qu'elle fait : la voilà maintenant qui range chacune de ses affaires, une à une, après n'avoir écrit qu'un seul « a » ! Elle range son crayon, ferme, ouvre de nouveau, range son cahier, et ainsi de suite... Et lorsque nous passons à la lettre suivante, elle ressort tout d'abord son cahier, ensuite son crayon, puis sa gomme... Chaque fois, je vois devant moi le couvercle de son pupitre s'ouvrir puis se fermer, encore et encore, à un rythme effréné ! J'en attrape le tournis. Mais je ne peux pas l'en empêcher,

³ Les *chindon'ya* sont des musiciens en costumes excentriques chargés d'annoncer en fanfare l'ouverture d'un nouveau magasin ou divers autres événements.

puisqu'elle n'agit pas vraiment *sans raison*...

Les battements de cils de l'institutrice étaient devenus plus rapides, comme si celle-ci était en train de revivre la scène.

À ce stade des explications, la mère de Totto-chan avait vaguement compris pourquoi sa fille ouvrait et fermait ainsi son pupitre à l'école. Elle s'était rappelé en effet qu'au retour de son premier jour de classe, Totto-chan, tout excitée, lui avait raconté : « Tu sais, l'école, c'est drôlement bien ! À la maison, mon bureau s'ouvre comme ça, en faisant glisser les tiroirs. Eh bien, celui de l'école, il a un couvercle qu'il faut soulever. C'est comme une poubelle, mais il est tout verni et on peut mettre plein de choses dedans. C'est vraiment bien ! »

Elle avait alors imaginé Totto-chan devant ce bureau si nouveau pour elle, s'amusant à l'ouvrir et à le fermer tour à tour. « Voilà qui n'est pas si grave. Elle arrêtera sans doute lorsqu'elle se sera habituée », s'était-elle dit.

— Je lui dirai de faire attention, avait-elle simplement répondu à l'institutrice.

Mais celle-ci avait alors ajouté, d'une voix un peu plus aiguë :

— Et encore, s'il n'y avait que cela, j'en prendrais mon parti !

L'enseignante s'était un peu penchée vers la mère, qui s'était sentie devenir toute petite.

— Dès que j'ai le malheur de croire qu'elle a fini de faire du bruit avec son pupitre, la voilà qui reste debout. Et pendant toute la leçon !

— Debout ? Mais, où ? avait demandé la mère, de nouveau étonnée.

— À la fenêtre de la classe ! avait répondu l'institutrice, un peu irritée.

La mère avait alors demandé, complètement perdue :

— Et que fait-elle donc à la fenêtre ?

— Elle invite les musiciens de rue à venir la rejoindre ! avait répondu l'institutrice, au bord de l'hystérie.

Voici, en substance, ce que l'enseignante aurait ensuite expliqué.

Après avoir bien fait claquer le couvercle de son pupitre pendant la première heure, Totto-chan s'en éloignait ensuite et restait debout à regarder dehors par la fenêtre. Et là, l'institutrice n'avait pas le temps de se dire qu'elle pouvait bien rester debout du moment qu'elle avait la gentillesse de ne pas faire de bruit, Totto-chan criait soudain en direction de la rue : « Ohé, les musiciens ! » Pour le plus grand bonheur de la fillette, mais au grand dam de son institutrice, le sort avait voulu que cette classe se trouve au rez-de-chaussée et qu'elle donne, en plus, directement sur la rue. Comme il n'y avait qu'une haie basse entre les deux, Totto-chan pouvait converser avec les passants sans la moindre difficulté. Interpellés, les musiciens approchaient de la fenêtre. Alors, Totto-chan, toute contente, criait à ses camarades : « Ils sont là ! » Et aussitôt, tous les autres élèves qui, eux, étaient en train d'étudier, accouraient à la fenêtre en s'écriant : « Des musiciens ! »

— Allez, jouez-nous un petit quelque chose ! demandait ensuite Totto-chan.

Pour satisfaire leur jeune public, les musiciens de rue, qui d'ordinaire passaient en silence aux abords des écoles, se mettaient à jouer en fanfare au rythme des clarinettes, gongs, tambourins et *shamisen*⁴. Et pendant ce temps, la pauvre institutrice n'avait d'autre choix que d'attendre patiemment, toute seule, près du tableau, la fin du morceau.

Puis les musiciens s'en allaient et les élèves regagnaient leurs places respectives. Sauf Totto-chan qui, curieusement, ne quittait pas sa fenêtre. Et lorsque l'institutrice lui demandait pourquoi elle restait là, c'est avec le plus grand sérieux que Totto-chan lui répondait :

— Parce que si d'autres musiciens passent, il faudra bien que je les appelle, pardi ! Et puis je ne voudrais surtout pas manquer ceux de tout à l'heure s'ils venaient à repasser.

— Vous comprenez bien qu'il est impossible de faire classe dans ces conditions, n'est-ce pas ? avait lancé l'institutrice, toute remuée, à la mère de Totto-chan.

Celle-ci commençait en effet à prendre la mesure de la situation quand l'enseignante avait

⁴ Sorte de guitare japonaise à trois cordes.

ajouté, d'une voix un peu plus forte encore :

— Et puis...

Aussi abasourdie que navrée, la mère de Totto-chan avait demandé :

— Y aurait-il autre chose ?...

— Autre chose ? avait aussitôt répondu l'enseignante. Mais si encore je pouvais énumérer tout le reste, je ne vous demanderais pas de la placer ailleurs !

Après avoir un peu repris son souffle, l'institutrice avait ensuite raconté à la mère, en la regardant droit dans les yeux :

— Tenez, hier encore, par exemple. Elle était debout à la fenêtre, comme d'habitude. Je continuais donc la leçon comme si de rien n'était, pensant qu'elle guettait encore les musiciens. Mais tout à coup, la voilà qui interpelle quelqu'un, une fois de plus à grands cris : « Ohé, qu'est-ce que tu es en train de faire ? » Impossible, de l'endroit où je me trouve, de voir à qui elle parle. La voilà qui recommence de plus belle : « Ohé, qu'est-ce que tu fais ? » Cette fois, ce n'est plus vers la rue mais au-dessus de la fenêtre qu'elle regarde. Intriguée, je tends l'oreille pour essayer d'entendre une éventuelle réponse, mais rien. Comme, malgré tout, votre fille continue de hurler la même question et que cela gêne toute la classe, je m'approche de la fenêtre pour voir à qui elle peut bien s'adresser. Je passe la tête, lève les yeux, et là, que vois-je ? Une hirondelle en train de bâtir son nid sous l'avant-toit ! C'était à cette hirondelle qu'elle parlait ! Attention, ce n'est pas que je ne comprenne pas les enfants : je suis loin de trouver ridicule qu'elle parle à une hirondelle. Seulement, je pense qu'il n'est pas indispensable, pendant la classe, et en criant aussi fort, de demander à une hirondelle ce qu'elle est en train de faire...

Puis elle avait ajouté, avant même que la mère n'ait eu le temps d'ouvrir la bouche pour formuler ses excuses :

— Prenons un autre exemple. Lors du tout premier cours de dessin, j'ai demandé aux enfants de dessiner le drapeau japonais : tous les autres élèves ont bien dessiné le rond rouge sur leur feuille de papier blanc, mais votre fille, elle, s'est mise à dessiner notre pavillon de guerre, vous savez, avec les rayons autour du soleil, comme dans l'Asahi⁵. J'étais en train de me dire que cela ne faisait rien quand, soudain, elle a commencé à dessiner une frange autour du drapeau. Une frange ! Vous savez, comme celles qui ornent les bannières des Jeunesses Japonaises⁶. Mais, bon, j'ai pensé qu'après tout, elle avait peut-être déjà vu cela quelque part. Seulement, dès que j'ai eu le dos tourné, elle a fait dépasser la frange jusque sur son pupitre. Comme le drapeau lui-même occupait déjà presque la totalité de sa feuille de papier, il ne restait bien sûr plus beaucoup de place pour la frange. Elle l'a donc dessinée tout autour en débordant de la feuille, au crayon jaune, et en appuyant de toutes ses forces. Et quand elle a enlevé sa feuille, de profondes rayures jaunes sont restées gravées sur son pupitre. Nous avons eu beau frotter et gratter, il nous a été impossible de les effacer. Enfin, je suppose que nous devons nous estimer heureux qu'il n'y ait eu de rayures que sur trois côtés seulement...

— Comment cela ? avait vite demandé la mère, qui se faisait de plus en plus petite.

Bien que semblant épuisée, l'institutrice avait expliqué aussi aimablement que possible :

— Comme elle a dessiné une hampe sur le côté gauche de son drapeau, il n'y a pas de rayure sur ce côté-là.

— Je vois... avait dit la mère, légèrement soulagée.

Mais l'enseignante avait ensuite ajouté très lentement, en appuyant chaque syllabe :

— Seulement, bien sûr, la hampe du drapeau a elle aussi dépassé et se trouve toujours sur le pupitre !

Puis elle s'était levée et avait dit froidement, comme pour porter le coup de grâce :

— Et je ne suis pas la seule à être ennuyée : ma collègue d'à côté aurait connu quelques

⁵ L'un des plus grands quotidiens japonais.

⁶ Organisation fonctionnant sur le mode du scoutisme.

déboires, elle aussi...

La mère avait dû se rendre à l'évidence : sa fille gênait trop les autres élèves. Il lui avait donc semblé préférable de lui trouver une autre école. Une école où on la comprendrait et où on lui apprendrait à vivre avec les autres...

Et après avoir cherché dans toute la ville, elle avait finalement trouvé l'école où elles se rendaient ensemble maintenant.

Sa mère n'avait pas parlé à Totto-chan de son renvoi. Elle savait que, de toute façon, sa fille n'aurait pas compris ce qu'elle avait fait de mal, et elle voulait éviter de la complexer. C'est pourquoi elle avait décidé de ne lui en parler que lorsqu'elle aurait grandi. Elle lui avait donc seulement dit :

— Tu ne voudrais pas aller à une nouvelle école ? Il paraît qu'elle est très bien.

— D'accord, avait répondu Totto-chan après un court moment de réflexion, mais...

« À quoi donc est-elle en train de penser ? s'était demandé sa mère. Peut-être a-t-elle deviné qu'elle s'est fait renvoyer ? »

Mais l'instant suivant, Totto-chan avait sauté dans ses bras et lui avait demandé :

— Dis, tu crois qu'il y aura de bons musiciens, à ma nouvelle école ?

Voilà donc ce qui avait amené Totto-chan et sa mère à prendre, ce jour-là, le chemin de ce nouvel établissement.

La nouvelle école

Lorsqu'elle fut suffisamment proche du portail de l'école, Totto-chan tomba en arrêt. Celui de l'école qu'elle avait fréquentée jusque-là avait de belles colonnes de béton sur lesquelles figurait le nom de l'établissement en grosses lettres. Mais, au grand étonnement de la fillette, le portail de cette nouvelle école était fait de deux troncs d'arbres pas très hauts et couverts de feuilles.

— Il pousse dans la terre, ce portail, dit Totto-chan à sa mère. Bientôt, à force de grandir, il dépassera sûrement les poteaux télégraphiques !

Le portail était effectivement constitué de deux arbres bien vivants. Totto-chan s'approcha et dut alors pencher la tête de côté pour lire la plaque où était écrit le nom de l'école, car elle pendait là, toute de travers, sans doute à la suite d'un coup de vent.

—E-co-le To-mo-e⁷, lut-elle à haute voix.

Elle allait demander à sa mère le sens du mot « Tomoe » lorsqu'elle aperçut, du coin de l'œil, quelque chose qui ne pouvait être que le fruit de son imagination. Elle se baissa et passa la tête à travers les branches du portail pour mieux voir. Mais elle ne put en croire ses yeux...

— Maman ! C'est bien un train, là, dans la cour de l'école ?

Les uns à côté des autres, six wagons désaffectés faisaient office de salles de classe. Totto-chan se crut en plein rêve. « Une école dans un train ?... »

Dans le soleil du matin, les vitres des wagons étincelaient, tout comme les joues de la fillette qui les regardait avec un même éclat dans les yeux.

« Elle me plaît beaucoup, cette école ! »

L'instant suivant, Totto-chan poussa un cri de joie et s'élança en direction des wagons reconvertis en salles de classe.

— Viens, montons vite dans ce train qui ne bouge pas ! cria-t-elle à sa mère en courant.

Prise au dépourvu, celle-ci se lança à ses trousse. Comme elle avait fait partie d'une équipe de

⁷ Prononcer *tomoe*.

basket-ball dans sa jeunesse, elle courait plus vite que sa fille : elle parvint donc à l'attraper par la jupe juste avant qu'elle n'eût atteint une porte.

— Attends ! dit-elle à Totto-chan en la retenant fermement par le bas de sa jupe. Ces wagons sont les salles de classe de cette école, et toi, tu n'as pas encore le droit d'y entrer. Si tu veux vraiment monter dans ce train, tu dois d'abord voir monsieur le directeur et parler avec lui poliment. Et si tout se passe bien, tu pourras aller à cette école. Tu as compris ?

Totto-chan regretta beaucoup de ne pouvoir monter à bord tout de suite, mais elle accepta de faire ce que sa mère lui disait.

— D'accord ! répondit-elle.

Et elle s'empressa d'ajouter :

— Elle me plaît beaucoup, cette école !

Sa mère n'osa pas lui dire que la question n'était pas de savoir si l'école plaisait ou non à Totto-chan, mais si Totto-chan plairait ou non au directeur. Elle se contenta de lâcher la jupe de sa fille et, après avoir pris cette dernière par la main, se dirigea vers le bureau du directeur.

La première heure de cours devait avoir commencé depuis peu car aucun bruit ne s'échappait des wagons. Pour toute clôture, le terrain de l'école, relativement petit, était entouré d'arbres de toutes sortes et de parterres couverts de fleurs rouges et jaunes.

Le bureau du directeur ne se trouvait pas dans un wagon mais en haut, à droite, d'un escalier de pierre de sept ou huit marches en éventail, juste dans l'axe du portail.

Totto-chan dégagea sa main de celle de sa mère et monta les marches en courant, puis s'arrêta brusquement avant de se retourner. Sa mère, qui s'était lancée à sa poursuite, évita de justesse de la heurter de plein fouet.

— Qu'y a-t-il ? s'empressa-t-elle de lui demander, craignant qu'elle n'eût changé d'avis.

Debout sur la plus haute marche, Totto-chan murmura alors à sa mère, avec le plus grand sérieux :

— Dis, le monsieur que je vais voir, il ne serait pas chef de gare ?

La mère, d'un naturel assez patient, ou plutôt assez joueur, approcha son visage de celui de Totto-chan et lui demanda, en chuchotant à son tour :

— Pourquoi ?

La petite fille répondit d'une voix plus basse encore :

— Tu as bien dit qu'il était directeur d'école ? Mais s'il a autant de wagons, tu ne crois pas qu'en vrai, il doit être chef de gare ?

Sa mère dut reconnaître qu'il n'était pas si courant qu'une école rachète des wagons désaffectés pour en faire des salles de classe. Aussi la question de sa fille ne lui parut-elle pas dépourvue de bon sens. Mais elle n'avait pas le temps de lui donner des explications.

— Eh bien, tu le lui demanderas toi-même ! Mais regarde Papa : il joue du violon et en possède plusieurs. Cela ne veut pas dire pour autant qu'il soit marchand de violons, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, admit Totto-chan, avant de prendre la main de sa mère.

Le directeur

Lorsque Totto-chan et sa mère pénétrèrent dans la pièce, l'homme qui s'y trouvait se leva de sa chaise.

Ses cheveux étaient clairsemés et il lui manquait quelques dents de devant, mais son visage respirait la santé et, bien qu'il ne fût pas très grand, on devinait, sous le vieux trois-pièces noir et fripé qu'il portait avec élégance, la robustesse de ses épaules et de ses bras.

Après s'être inclinée en hâte, Totto-chan demanda avec entrain :

— Qu'est-ce que vous êtes ? Directeur d'école ou chef de gare ?

Avant même que la mère, gênée, n'ait eu le temps de s'expliquer, l'homme répondit en riant :

— Directeur d'école !

— Tant mieux ! s'exclama Totto-chan, ravie. Alors, j'ai quelque chose à vous demander : je voudrais entrer dans votre école.

Le directeur lui offrit une chaise et se tourna vers sa mère.

— Vous pouvez nous laisser, maintenant. Je dois m'entretenir avec Totto-chan.

L'espace d'un instant, la fillette eut la gorge nouée, mais quelque chose lui disait qu'elle n'avait rien à craindre du directeur.

— Dans ce cas, je vous la confie, dit sa mère en se faisant violence.

Elle sortit et ferma la porte derrière elle.

Le directeur approcha sa chaise et, lorsqu'il se fut assis en face de Totto-chan, tout près d'elle, lui dit :

— Bien. Maintenant, je t'écoute. Parle-moi de tout ce que tu voudras.

— Vraiment ? De tout ce que je veux ?

Totto-chan, qui pensait devoir répondre à des questions, fut si heureuse d'être autorisée à parler librement qu'elle commença sans plus attendre. L'enchaînement de ses idées et sa façon de s'exprimer laissaient un peu à désirer, mais elle y mit tout son cœur.

Elle raconta qu'elle avait pris pour venir un train qui roulait vite.

Qu'elle avait demandé au collecteur de billets, à la gare, si elle pouvait garder son ticket, mais qu'il avait refusé.

Que l'institutrice qui s'occupait d'elle, à l'école où elle allait avant, était belle.

Qu'il y avait là-bas un nid d'hirondelles.

Qu'elle avait un chien marron, Rocky, et qu'il savait donner la patte, gratter à la porte pour entrer et faire comprendre, après ses repas, qu'il avait bien mangé.

Qu'à la maternelle, elle jouait à ouvrir et fermer les ciseaux dans sa bouche, que la maîtresse la grondait en lui disant qu'elle finirait par se couper la langue, mais qu'elle continuait quand même.

Qu'elle se mouchait tout de suite quand son nez coulait, parce que sa mère la grondait si elle tardait trop.

Que son père nageait bien dans la mer, et qu'il savait même plonger.

Totto-chan aborda tous les sujets, les uns après les autres. Comme le directeur, tour à tour, riait, acquiesçait ou l'encourageait d'un « Autre chose ? », la fillette, aux anges, ne tarissait plus. Mais finalement, elle se trouva tout de même à court d'idées.

— Tu ne vois rien d'autre à me dire ? lui demanda alors le directeur, la voyant réfléchir en pinçant les lèvres.

Totto-chan trouvait fort dommage de devoir s'en tenir là.

Pour une fois qu'on l'écoutait dire tant de choses !

Elle se creusa la tête. De quoi pourrait-elle bien parler encore ? Soudain, elle eut une idée. « Ah ! »

Elle n'avait pas parlé de sa tenue. Sa mère lui confectionnait elle-même la plupart de ses robes à la main, mais celle qu'elle portait ce jour-là venait d'un magasin. Totto-chan rentrait chaque soir à la maison avec ses vêtements déchirés, parfois même en lambeaux. Sa mère n'avait aucune idée de la façon dont elle s'y prenait, mais elle réussissait à déchirer jusqu'à ses culottes de coton blanc à élastiques. À en croire l'intéressée, elle se les accrochait dans les haies lorsqu'elle traversait des jardins privés ou quand elle passait sous les barbelés des terrains vagues. Quoi qu'il en soit, au moment de partir ce matin-là, toutes les robes cousues par sa mère étaient déchirées. Il avait donc bien fallu en choisir une parmi celles qu'elle lui avait achetées – une robe de jersey à petits carreaux rouge foncé et gris. Elle n'était pas vilaine, mais Totto-chan se rappela que sa mère trouvait les fleurs rouges brodées sur le col « de mauvais goût ». Elle se leva alors brusquement de sa chaise, s'approcha du directeur et lui mit le col sous les yeux.

— Vous voyez mon col ? Eh bien, Maman dit qu'il est affreux !

Après cela, Totto-chan eut beau chercher, elle ne trouva vraiment rien d'autre à dire. Elle se

sentit un peu triste. C'est alors que le directeur se leva et posa sa grande main chaude sur la tête de la fillette :

— Bien, tu es maintenant une élève de cette école ! déclara-t-il.

À cet instant, et pour la première fois de sa vie, Totto-chan eut l'impression d'avoir rencontré quelqu'un qu'elle aimait vraiment. C'est qu'avant ce jour-là, jamais personne ne l'avait écoutée parler aussi longtemps ! En outre, pas une seule fois le directeur n'avait bâillé ni montré le moindre signe d'ennui : il avait écouté, penché vers elle, ce que Totto-chan lui racontait, avec une persévérance semblable à celle dont elle-même faisait preuve.

Totto-chan sentait bien qu'un temps considérable s'était écoulé, même si elle ne savait pas encore lire l'heure – d'ailleurs, si elle en avait été capable, elle aurait sans nul doute été très surprise, et plus reconnaissante encore envers le directeur. En effet, sa mère et elle étaient arrivées à l'école à huit heures ; or, lorsque Totto-chan eut fini de parler au directeur, dans son bureau, et que celui-ci lui eut annoncé qu'elle était admise dans son école, il regarda sa montre de gousset et dit : « C'est l'heure du déjeuner ! » Cela signifiait donc qu'il avait écouté parler Totto-chan pendant quatre longues heures !

Jamais aucun adulte, avant ce jour-là ni même après, n'écouta Totto-chan si attentivement.

Quant à sa mère et à son ancienne institutrice, elles auraient sans doute été étonnées d'apprendre que la fillette, qui venait à peine d'entrer à l'école primaire, pouvait avoir tant de choses à raconter.

À ce moment-là, bien sûr, Totto-chan n'avait pas encore conscience d'avoir été renvoyée ni de causer tant de tracas à son entourage. Sa joie de vivre et sa nature distraite lui donnaient le masque de l'innocence. Mais au fond d'elle-même, elle avait néanmoins la vague impression d'être plus ou moins exclue et d'être jugée plus sévèrement que les autres enfants. Aux côtés du directeur, toutefois, elle se sentait bien, rassurée et aimée.

« Je pourrais rester avec lui pour toujours... »

Voilà ce que ressentit Totto-chan le jour où elle rencontra le directeur, M. Sôzaku Kobayashi, pour la toute première fois. Et par chance, celui-ci montra les mêmes dispositions à son égard.